

Simonetta Ortaggi Cammarosano

**PIERO GOBETTI ET LE MOUVEMENT OUVRIER
DE L'APRES-GUERRE DANS LES MEMOIRES
AUDIOVISUELLES DE L'«ARCHIVIO NAZIONALE
CINEMATOGRAFICO DELLA RESISTENZA»**

Estratto dal volume: Centro studi Piero Gobetti,
«Piero Gobetti e la Francia», Angeli, Milano, 1985

13. TESTIMONIANZE

Introduction: Piero Gobetti et le mouvement ouvrier de l'après-guerre dans les mémoires audiovisuelles de l'« Archivio nazionale cinematografico della Resistenza », par *Simonetta Ortaggi Cammarosano*

Le but que je me suis proposé c'est d'utiliser le très riche matériel que l'Archivio nazionale cinematografico della Resistenza dirigé par Paolo Gobetti a recueilli tout au long de son activité, pour éclaircir certains aspects du mouvement ouvrier à Turin dans les années 1919-'20 et de la rencontre, qui eut alors lieu, entre Piero Gobetti et le mouvement communiste.

C'est dans les années soixante-dix que l'Archivio a commencé à travailler dans le domaine des audiovisuels, en interviewant les personnes qui avaient connu Piero Gobetti ou qui avaient été ses amis: c'est une documentation qui nous renseigne non seulement sur Piero Gobetti, mais aussi sur la société turinoise et sur les luttes politiques et sociales de l'après-guerre. Ce noyau originel a été enrichi dans les années suivantes par les interviews des volontaires italiens combattant aux côtés des républicains pendant la guerre civile espagnole, des militants ouvriers, et des femmes aussi, qui furent très actives dans le mouvement ouvrier. Il en ressort le panorama d'une génération de militants, en majeure partie de Turin, de personnes nées au début du XXème siècle, qui ont connu la première et la deuxième guerre mondiale et que les événements historiques de l'entre-deux-guerres ont dispersées de par le monde, en France, en Russie, en Espagne et ailleurs. C'est dans leurs témoignages que j'ai puisé, pour tenter d'éclaircir quelques aspects des questions proposées.

Il y a, dans les récits que les protagonistes font de leur vie, beaucoup d'allusions à des faits concernant la mentalité des gens de

l'époque: la tradition enracinée de l'armée piémontaise, l'ancienne expérience des charrons, les traditions des campagnes piémontaises arrivant dans la ville avec l'urbanisation, les rapports humains et familiaux dans les faubourgs ouvriers, et caetera. Mais je me suis bientôt rendu compte, au fur et à mesure que la recherche progressait, que tous ces aspects, bien sûr très importants, étaient pourtant inadéquats à rendre la complexité des expériences politiques et sociales de l'après-guerre, qui avaient leurs racines dans le bouleversement introduit par la guerre dans les rapports humains et sociaux et dans les institutions.

Il ne fait aucun doute que les agitations ouvrières dans les usines ne cessèrent pas pendant la guerre, au contraire, elles s'accrochèrent dès le début de 1917. Mais les problèmes des usines, à savoir les horaires prolongés de travail, une discipline très rigide, des salaires qui étaient de plus en plus insuffisants par rapport à l'augmentation du coût de la vie, tous ces problèmes allaient s'ajouter aux difficultés de vie de la population. On peut même dire que ce fut justement la population civile qui donna une impulsion décisive aux agitations sociales pendant la guerre, et tout particulièrement les femmes, qui étaient frappées le plus durement par les souffrances que la guerre produisit. Il ne s'agissait pas seulement des problèmes du travail dans les usines, où les femmes allèrent en grand nombre pour remplacer les hommes qui étaient mobilisés. C'étaient aussi les difficultés de trouver les denrées de première nécessité, les queues énervantes hors des boutiques, et surtout l'angoisse de voir ses proches partir pour le front, la préoccupation quant à leur sort, le deuil dans sa propre famille autant au front que dans sa maison. On ne doit pas oublier, en effet, les victimes provoquées par la guerre parmi la population civile à cause de l'alimentation insuffisante, des conditions hygiéniques et sanitaires très mauvaises, de la pénurie de médicaments.

C'est dans les faits suivants que plongent les mémoires d'Albina Lusso: l'épidémie de la fièvre espagnole à Turin, les femmes qui s'étendent sur la voie ferrée pour empêcher le départ des soldats, les vides qui se creusent dans les familles, l'angoisse de donner des nouvelles et d'en recevoir. C'est bien pour cela que ce furent les femmes prolétaires qui donnèrent le départ de l'insurrection de Turin en août 1917.

Pour beaucoup de familles le drame de la guerre se conjugait avec le drame de l'abandon de leur village, de leur terre. La guerre, en effet, causa l'interruption des ressources économiques traditionnelles; le chômage contraignit des dizaines de milliers de familles à

émigrer vers la grande ville en quête de travail. Ce fut le cas du père de Teresa et Ester Cirio; ouvrier spécialisé dans la construction des cuves, il dut abandonner avec toute sa famille Canelli, bourg près d'Asti, et aller à Turin, où il s'embaucha à la Fiat. Le souvenir de ce départ est un des moments les plus intenses du récit de Teresa: elle raconte le dernier regard de la mère au foyer, le dernier salut qu'elle adressa au chat qui y était assis; elle raconte comment son père partit en premier, allant chercher une maison à Turin: il voulait une maison qui aurait le soleil de tous les côtés.

Le témoignage de Teresa Cirio attire notre attention sur un monde particulier parmi la population civile: le monde des enfants et des jeunes gens. On ne doit pas oublier que l'enfant prolétaire devenait adulte très tôt. Appelés les *cit*, à douze ans les enfants apprenaient à connaître le monde du travail et des usines. Occupés dans les *boîte*, à savoir les petites entreprises artisanales placées dans les cours, ils étaient astreints aux travaux humiliants: balayer, faire de petits transports, pousser la charrette. Ils grandissaient en nourrissant le mythe du métier: que ce fût celui de tourneur, dont nous parle Gustavo Comollo, ou celui d'ajusteur, que Mario Montagnana évoque dans ses *Ricordi*. Les années de leur formation ils les vécurent dans la violence du climat de guerre. Le cri de terreur des femmes devant l'irruption d'un escadron spécial de cavalerie – la *Brigata Sassari* – entra dans les jeux des enfants les plus petits: « voilà le loup! » – nous raconte Teresa Cirio – était remplacé par: « voilà la *Brigata Sassari!* ».

Dans ce climat, la maturité déjà précoce des enfants prolétaires s'accéléra. Silvio Cirio, le frère de Teresa, était un garçon de seize ans quand il prit part, à côté de son père, aux barricades d'août 1917; ce fut aussi le cas de Renato Beux: en 1920 tous les deux participeront, l'un à Turin, l'autre à Villar Perosa, à l'occupation des usines.

Dans les années 1919-1920 les jeunes garçons étaient devenus de jeunes ouvriers: Gustavo Comollo, par exemple, avait réalisé son rêve en travaillant comme tourneur dans un petit atelier de la Biac, qui lui semblait fait sur mesure pour lui. Or, ces jeunes hommes apportaient dans l'usine l'instinct de rébellion propre à leur âge et aussi une habitude des armes qu'ils avaient vu utiliser par l'armée contre les manifestants. Enfin, ils y apportaient une volonté de rébellion nouvelle. Gustavo Comollo, qui avait vécu en tant qu'enfant de treize ans les barricades d'août 1917, se trouva mêlé dans l'après-guerre à des échauffourées avec la force publique et il se réfugia au siège de l'*Ordine nuovo*, la revue dirigée par Gramsci. Il connaissait

déjà, par l'expérience de son frère aîné et de ses amis, les dirigeants du journal et leur attitude révolutionnaire. C'est pour cela qu'il y vit un point de repère.

Ce furent en effet les jeunes qui, parmi les différents groupes sociaux, acquirent le plus rapidement une attitude politique nouvelle. Il s'agit d'un phénomène qui n'était pas limité à la classe ouvrière ou aux milieux socialistes, mais intéressait aussi les intellectuels et les classes bourgeoises, les milieux libéraux et catholiques. Dans ce sens, les jeunes intellectuels et les jeunes ouvriers de l'*Ordine nuovo*, Piero Gobetti ainsi que les jeunes syndicalistes catholiques tel que Giuseppe Rapelli, portent le même signe des temps.

Ce fut donc une époque de coupure, de discontinuité entre générations: une coupure peut-être plus accentuée dans les masses populaires qui, dans leur grande majorité, s'ouvrirent alors à la vie politique. Il y avait bien sûr dans la vie des familles prolétaires des continuités: telle la fidélité d'Emma et Alba Barberis à la foi socialiste de leur père. Mais dans les familles, par exemple, venues des campagnes à la ville pendant la guerre, un fossé se creusait entre pères et fils. Ce fut le cas d'un des nos protagonistes, Osvaldo Negarville: la présence d'un frère aîné, déjà introduit dans la vie politique des usines, lui rendit moins douloureuse la coupure avec son père.

Au début de 1919 les usines commencèrent à se vider des masses paysannes qui y avaient afflué pendant la guerre. En même temps y revenaient les anciens combattants, au fur et à mesure que se faisait la démobilisation. Ce fut alors que la symbiose entre les usines, les champs et l'armée rendit tout à coup plus aigu le malaise du pays. L'armée, en effet, allait connaître la même crise politique et sociale que les autres institutions.

Umberto Terracini rappelle que lorsqu'il était encore en uniforme il transporta à Turin, le premier mai 1919, une charrette avec des exemplaires de l'*Ordine nuovo*. « Io in divisa da militare perché ero ancora militare, ma ormai la confusione politica e sociale nel nostro paese era tale che anche i militari potevano tranquillamente azzardarsi a svolgere un'attività esterna di carattere rivoluzionario senza per questo incorrere nelle sanzioni della legge o nei fulmini dei superiori ».

La propagande socialiste trouva dans l'armée un terrain fertile. Le désir de revenir chez soi se conjugait, parmi ceux qui n'avaient jamais voulu la guerre, à la rébellion contre les abus qu'on avait subis; ceux qui avaient cru à la guerre sentirent avec force la déception en face des promesses qui n'avaient pas été tenues. Les ca-

sernes devinrent ainsi des centres de propagande révolutionnaire. Parmi les témoignages enregistrés par l'Archivio nazionale cinematografico della Resistenza, celui d'Antonio Lusso présente un intérêt particulier.

Pendant la guerre il avait d'abord travaillé à l'usine: une condition qui était alors – remarque-t-il – un privilège. Rappelé à l'armée en 1918, une injustice ressentie à l'occasion de la visite médicale à l'hôpital militaire le révolta. Alors qu'il était en congé temporaire, en mars 1919, il s'inscrivit au cercle socialiste de Borgo Po: là il acheva, guidé par des camarades du cercle, sa formation politique. Appelé à nouveau sous les armes pour compléter la période de service militaire au début de novembre 1919, il collabora avec d'autres militaires aux initiatives d'un conseil des soldats. Ils s'efforçaient de procurer quelques heures de liberté à un officier qui, étant dirigeant du groupe subversif, était presque toujours aux arrêts; ils distribuaient des tracts dans l'armée grâce à un réseau de sympathisants choisis dans chaque compagnie; et enfin ils faisaient sortir de la caserne Dogali des armes, au moyen de rondes dissimulées, et les accumulaient dans les cercles socialistes. Les armes amassées à Turin pendant la grève d'avril-mai 1920 et utilisées, du moins en partie, pendant l'occupation des usines provenaient des casernes, par l'intermédiaire de camarades tels qu'Antonio Lusso. C'est un fait sur lequel devait revenir, dans la revue officielle du Parti communiste italien *Lo Stato operaio*, Vincenzo Bianco, un militant communiste que nous allons rencontrer parmi nos témoins.

Nous touchons ici à un aspect documenté d'une manière très intéressante dans les interviews de l'Archivio. C'est le rôle décisif que le mythe de Lénine joua dans la création d'un esprit révolutionnaire parmi les masses populaires. Il donna un sentiment commun et une perspective concrète à des générations différentes, qui provenaient d'expériences et de traditions diverses. Ivo Tonussi se souvient des manifestations ouvrières de l'après-guerre auxquelles il assista lorsqu'il était un garçon dépourvu de toute expérience politique. « Lenin padre dei poveri » lisait-on dans un panneau arboré par un ouvrier: l'image lui fit évoquer le père qu'il n'avait jamais connu, lui rappela les injustices que sa mère veuve avait subies et lui imprima ainsi dans la mémoire une image indélébile de cette manifestation prolétaire. L'image de Lénine parla aussi à un ancien militant socialiste tel que le père de Silvio, Teresa et Ester Cirio: ouvrier fondeur chez Fiat, il appliqua son habileté professionnelle à fondre une médaille avec le portrait de Lénine, qu'il accrocha à sa montre et qu'il exhibait avec orgueil. A Lénine fut dédiée aussi

la musique de l'hymne du Piave, symbole de la défense de la patrie en péril (Ester et Teresa Cirio).

Autour des images de la Russie et de Lénine se cristallisaient donc les espérances d'une réparation des injustices les plus diverses, et une attente se produisit qui avait quelque chose de messianique. C'est bien là le point important: c'était cette attente qui alimentait toute une série d'initiatives destinées à préparer la révolution imminente: le ramassage des armes, dont je viens de parler, les cours pour infirmières, qui étaient fréquentés par Albina Lusso et des groupes de femmes de tous les cercles socialistes, et tant d'autres initiatives destinées à rester méconnues par manque de témoignages. Il suffit d'observer les photos des ouvriers armés pendant l'occupation des usines, avec leurs armes rudimentaires, pour se rendre compte du caractère inadéquat de ces préparatifs. C'est justement cela qui donne l'idée du caractère messianique que l'image de la Russie avait pour les militants ouvriers.

Il y a un autre aspect des mouvements sociaux de l'immédiat après-guerre qui est éclairci par les témoignages des protagonistes; c'est l'intolérance à l'égard de l'autorité et de la discipline, la réaction contre des habitudes séculaires de soumission qui venaient d'être mises en échec par la guerre. Dans l'armée, Antonio Lusso était en mesure de répondre par des menaces aux menaces de son supérieur: c'est qu'il se sentait fort à cause du climat qui l'entourait. Dans les usines la situation n'était pas différente, en dépit de la gravité des problèmes et de l'attaque du patronat. La grève d'avril-mai 1920, la fameuse « grève des aiguilles », qui marqua à Turin le sommet de la courbe révolutionnaire, est l'exemple le plus intéressant de cet entrelacement entre la volonté politique consciente et un esprit de rébellion qui avait mûri pendant la guerre et qui continuait d'être alimenté par la situation sociale de l'après-guerre.

Il y a sur cela une interview très significative de Vincenzo Bianco, le dirigeant du Parti communiste qui en avril 1920 fut parmi les ouvriers des Acciaierie Fiat qui prirent l'initiative de protester contre l'introduction de l'heure légale, en remettant les horloges de l'usine sur l'heure solaire. Cette action fut à l'origine de l'affrontement social le plus âpre de l'après-guerre, à Turin et en Piémont, avant l'occupation des usines. A tant d'années de distance Vincenzo Bianco évoque le fait qui y donna lieu avec une sorte d'embarras. Il commence par la remarque que « oggi si riderebbe » du fait qu'un conflit social de telle étendue et gravité ait pu éclater uniquement à cause de l'adoption de l'heure légale au lieu de l'heure solaire. Mais, pour expliquer et comprendre la situation,

poursuit Vincenzo Bianco, il faut songer à « qual era lo stato d'animo e lo spirito d'insofferenza » des masses populaires, à leur volonté « anche di fare un salto molto più in là », « anche per stare a quanto aveva detto il Partito socialista al Congresso di Bologna: "fare come in Russia, fare come in Russia vuol dire fare la rivoluzione, vuol dire conquistare il potere" ». Enfin, « lo stato d'animo delle masse fra la guerra, fra il carovita, il fatto è che il solo fatto di aver parlato di fare entrare l'ora legale al posto dell'ora solare, ha provocato tanti incidenti. Prima per i bambini, che dovevano andare a scuola, le mamme protestarono e noi in fabbrica andammo là e tirammo indietro le lancette ». Sans doute, il n'y avait pas absolument de proportion entre la cause de la protestation ouvrière et l'ampleur qu'elle prit; c'était là pourtant, explique Vincenzo Bianco, la preuve d'une situation révolutionnaire: « la situazione era rivoluzionaria nel paese perché per il fatto di un'ora, di spostare queste lancette per mettere l'ora legale, noi scioperiamo, noi quasi insorgiamo ».

Il faut rappeler enfin l'aspiration légitime des masses populaires à une amélioration de leurs conditions de vie, et le fait que cette aspiration ne s'exprimait pas, à ce moment-là, avec les instruments ordinaires de la lutte syndicale. Bien sûr, la médiation syndicale ne fit jamais défaut, mais elle ne touchait pas la base, qui allait se préparer à la révolution. Ainsi, la grève d'avril 1920 et l'occupation des usines en septembre, qui n'étaient à l'origine que des épisodes syndicaux, devinrent les affrontements politiques les plus importants de l'après-guerre.

Dans les récits de ceux qui furent actifs en ces deux moments de l'initiative ouvrière à Turin, il y a un élément qui nous semble remarquable. Ce n'étaient pas les conseils des usines, mais les cercles socialistes qui étaient considérés comme le point de repère de l'organisation. Il va sans dire que l'usine était l'épicentre des luttes des années 1919-1920, mais – tout comme dans les faubourgs les usines étaient mêlées aux maisons ouvrières et aux lieux de la vie des habitants – de la même façon l'initiative des militants s'appuyait, dans les moments décisifs de l'affrontement politique, sur cette structure territoriale du Parti socialiste que formait le réseau des cercles.

Par ces cellules le Parti était en contact direct avec les familles prolétaires. Le cercle (ou, s'il y avait une certaine disponibilité financière, la maison du peuple) s'efforçait de faire des prosélytes en suivant les rythmes et les goûts des familles ouvrières. Parfois donc il y avait un bistrot, parfois des salles de bal, un théâtre, une bi-

bliothèque (sur tout cela, aussi bien que sur un certain moralisme qui inspirait la politique socialiste des loisirs, une interview de Battista Santhià nous donne beaucoup de renseignements). Dans l'après-guerre les cercles socialistes furent à leur tour galvanisés par la vague d'initiatives qui entraîna les masses populaires, et devinrent les centres d'activité des jeunes militants. Dans les cercles on ramassait les armes pendant les premiers mois de la démobilisation; des cercles partit l'effort de fraternisation à l'égard de la Brigata Sassari, que Gramsci évoque dans son écrit sur la question méridionale. Albina Lusso nous raconte d'une manière très vive, qui a la saveur de la réalité, ses rencontres avec Gramsci au cercle d'Oltre Po, lorsqu'elle et trois de ses camarades essayèrent avec enthousiasme de fraterniser avec les soldats de la Brigata Sassari, en dépit des difficultés pour communiquer dans des dialectes si différents et en dépit des préjugés et des commentaires malveillants des gens du quartier. Enfin, les directives politiques étaient transmises à la périphérie par la chaîne des amitiés, et se mêlaient avec les initiatives spontanées de groupes qui étaient unis par l'amitié personnelle aussi bien que par les liens politiques.

De la trame fragmentaire des souvenirs de chaque militant on relève donc cette organisation de base qui est beaucoup moins connue que les Conseils des usines.

L'attente révolutionnaire, la volonté de faire comme en Russie et, en même temps, l'esprit d'insoumission alimenté par les circonstances particulières de la guerre et de l'après-guerre, débouchèrent sur l'occupation des usines. Cet événement, qui manifestait la volonté de travailler sans patrons et qui impliqua la défense, les armes à la main, des usines occupées, marqua aussi la rencontre décisive entre Piero Gobetti et le mouvement ouvrier.

L'occupation des usines n'était pas, pour Gobetti, la réalisation du socialisme. Les hommes audacieux qui, armés, tenaient les usines contre la coalition de la bourgeoisie, de l'armée et de l'Etat, incarnaient à ses yeux la foi capable de donner l'élan nécessaire à l'action. Il y avait donc dans son adhésion un facteur intellectuel: Gobetti y voyait confirmée la conception libérale qu'il venait justement d'élaborer dans ses études sur le Risorgimento et sur le bolchévisme. Mais dans son intérêt, dans cette « simpatia » dont il parlait, pour le mouvement d'occupation des usines, il y avait aussi une participation plus profonde. Etant dominé par une activité « sempre ardente » mais « talvolta esasperata » comme il l'écrit (15 août 1921), par la tension vers une action qui était pour lui la maîtrise intellectuelle du monde extérieur par la rationalité et le

réalisme, Piero Gobetti devait voir dans la foi qui poussait ces ouvriers à la lutte pour un nouvel ordre social l'autre pôle vers lequel lui-même, qui se définissait « ricercatore e conquistatore di razionalità » (17 août 1921) était attiré dans sa nature intime, le pôle de l'« umanità e sentimentalità » (14 août [1920]).

Son premier article sur l'occupation des usines, écrit en octobre, exprime un enthousiasme qui est « ardore di pratica », une volonté ardente d'agir, la découverte de la possibilité de transformer les idées en « realtà più umane » en les portant « nella vita sociale » (*La rivoluzione italiana*).

Le mouvement d'occupation des usines toucha des éléments si profonds de la personnalité de Piero Gobetti qu'il envisagea la possibilité d'y participer directement: « Non sento in me per ragioni speciali che tu sai – écrira-t-il à Ada le 7 septembre 1920 – la forza di seguirli nell'opera loro, almeno per ora ». C'était pourtant une question qui devait l'obséder car, quelques jours après (le 13 septembre), il allait se demander de quel côté il se serait engagé en cas de guerre civile (il allait être conscrit l'année suivante).

L'adhésion de Gobetti au mouvement ouvrier produisit quand même un fruit concrète. Ce fut sa collaboration, dès janvier 1921, à l'*Ordine nuovo*, qui était devenu le quotidien officiel du Parti communiste d'Italie. Ce n'était plus là le rapport personnel avec Antonio Gramsci, que Gobetti avait entretenu jusqu'à ce moment. C'était l'approfondissement d'une expérience qu'il avait amorcée au temps de l'occupation des usines, et qui n'était pas seulement intellectuelle, mais aussi humaine et sentimentale. Nous touchons ici à un trait profond de la personnalité de Piero Gobetti, que Gramsci éclairait avec finesse quand il écrivait de lui: « Gobetti, nel lavoro comune del giornale, era stato da noi posto a contatto con un mondo vivente che aveva prima conosciuto solo attraverso le formule dei libri » (*Alcuni temi della questione meridionale*).

A l'*Ordine nuovo* on travaillait dans une ambiance de guerre civile; Gustavo Comollo nous la décrit avec vivacité. L'édifice était surmonté par une tourelle, bâtie pour qu'on puisse contrôler les voies d'accès. Les portes étaient gardées par des ouvriers armés, et pour entrer on devait franchir des barrages. Tous ces faits donnaient à la collaboration de Piero Gobetti une valeur particulière, même s'il n'était pas membre du Parti, même s'il n'écrivait pas sur des sujets politiques mais sur la littérature et le théâtre. Les ouvriers avec lesquels il s'entretenait en discutant théâtre ou musique ne sentaient pas une incompatibilité entre son libéralisme et sa sympathie pour les communistes, mais le retenaient sans doute comme étant

de leur côté.

Ce fut dans ce rapport avec le mouvement ouvrier que Piero Gobetti se fraya un chemin tout particulier comme militant et intellectuel. Dans l'antinomie – qu'il souligna lui-même dans son histoire des communistes turinois – entre « liberali » et « comunisti », entre « storici » et « attori », il trouva sa voie: pas la voie de l'acteur, pas la voie du combattant communiste, mais pas non plus celle du spectateur contemplatif des événements. Il ne renonça pas à la raison fondamentale de son libéralisme, à savoir la conviction que la révolution s'accomplit dans l'intimité des individus, par un effort intérieur; mais il échappa aussi à cette attitude « odiosa e melensa », dont parle Gramsci, de ceux qui « si riducono ... a arbitri tra le contese, ... assegnatori dei premi e delle punizioni ». Il se donna pour but la création d'une « aristocrazia politica liberale » et son adhésion « al movimento sorto dal basso » (*Storia dei comunisti torinesi scritta da un liberale*).

Son jugement sur le Parti communiste devenait, après trois ans d'expérience, plus nettement critique qu'il ne l'avait été en mars 1922, quand la *Storia dei comunisti torinesi* avait paru. Mais le « mouvement d'en bas », surgi à Turin avec les conseils d'usine, resta au centre de son intérêt politique. On peut très bien le remarquer dans l'importance qu'il attribua à la dissolution des *Commissioni interne* par le régime fasciste, en octobre 1925. Dans le témoignage recueilli par Carla Gobetti, Giuseppe Rapelli nous renseigne sur la rencontre qu'il eut avec Piero Gobetti au lendemain du Patto Vidoni, et de l'intention de celui-ci de dédier à ce fait un numéro de la « Rivoluzione liberale » (in *Mezzosecolo*, n. 4, pp. 323-335, p. 324). Pourtant il publia à cette occasion un article sur les *Commissioni interne* qui en retrace l'histoire dans l'après-guerre, en remarquant la vitalité du mouvement « d'en bas » à Turin, même dans les années de la terreur fasciste.

• Ainsi, au fur et à mesure que les dirigeants et les protagonistes du mouvement communiste entraient parmi les vaincus de l'histoire, et que la foi et l'enthousiasme des premiers temps s'affaiblissaient au contact des problèmes du chômage et de la répression, l'engagement de Piero Gobetti aux côtés du mouvement ouvrier acquit de plus en plus la valeur d'une participation active que la violence et l'arrogance grandissantes du fascisme vainqueur ne pouvaient pas tolérer.

Je tiens à remercier tout particulièrement M. Mario Maggiorotti, qui m'a guidée avec intelligence et compétence dans la documentation de

l'« Archivio nazionale cinematografico della Resistenza »: chaque partie de cet exposé a été discutée avec lui.

J'ai préféré garder à ce texte le caractère vivant d'une conversation, plutôt que de l'alourdir par des références – qui auraient été trop nombreuses – à des questions historiques à peine abordées ici. Le rôle des conseils d'usine, le caractère plus ou moins spontané de l'initiative ouvrière, le rapport entre l'initiative dans l'usine et hors des usines, la question de la préparation militaire – autant de problèmes débattus avec passion tout au long de ces années.

J'ai pourtant pensé que certains témoignages pourraient apporter sur la connaissance de l'époque quelques éléments significatifs, sinon tout à fait nouveaux, en faisant revivre des faits qui, au long des années et pour des raisons diverses, sont tombés dans l'oubli. Le cas qui m'a paru le plus intéressant est celui de l'initiative des cercles socialistes dans l'armée; elle ressort au premier plan dans les souvenirs d'Antonio Lusso et bien que moins étudiée elle fut néanmoins importante pour les contemporains (pour une réflexion plus approfondie on peut lire Vincenzo Bianco « La organizzazione militare rivoluzionaria durante l'occupazione », *Lo Stato operaio*, nov.-dic. 1930, a. IV, n. 11-12, pp. 733-738). Il y avait aussi des activités complémentaires: comme les cours pour les infirmières qui devaient soigner les blessés, ou la fraternisation avec les soldats de la Brigata Sassari menée entre autres par Albina Lusso et ses compagnes du cercle de Borgo Po. C'est un épisode bien connu par la page que lui consacre Gramsci dans *Alcuni temi della questione meridionale*, mais les paroles d'Albina Lusso lui apportent des détails nouveaux et lui donnent une saveur particulière.

Il est inutile d'ajouter que je n'ai pas utilisé ces histoires de vie de façon exhaustive d'un point de vue historique. Si l'on veut reconstruire le milieu ouvrier et socialiste à Turin du début du XXème siècle à la IIème guerre mondiale et même après, il y a beaucoup d'autres sources à utiliser. Je pense par exemple aux mémoires que Bianca Guidetti Serra a recueilli parmi les femmes engagées dans le mouvement ouvrier (*Compagne*, 2 voll., Torino, Einaudi, 1977; cfr. l'interview à Teresa Cirio, pp. 422-440). Il y a aussi bon nombre de souvenirs et d'écrits biographiques: tel le recueil *I comunisti a Torino. 1919-1972*, Roma, Editori riuniti, 1974, qui est encore un utile instrument de travail.

Il me reste à donner les références des interviews utilisés dans ce texte. Ce sont les suivantes: Alba et Emma Barberis, Turin, 6.XII.1980 (par Paola Zanetti Casorati); Renato Beux, Paris, 24.II.1976 (par Paolo Gobetti); Vincenzo Bianco, Rome, 22.XI.1975 (par Paolo Gobetti e Nello Poma); Ester et Teresa Cirio, Turin, 15.XII.1980 (par Paola Zanetti Casorati); Gustavo Comollo Turin, 7.V.1976 (par Paolo et Carla Gobetti); Albina et Antonio Lusso, Turin, 22-23.IX.1981 (par Paola Zanetti Casorati); Osvaldo Negarville, Turin, 15.III.1975; Giuseppe Rappelli, Rome, 25.XI.1975 (par Carla Gobetti); Battista Santhià, Turin, 5.II.1981 (par Paolo et Carla Gobetti); Umberto Terracini, Rome, 18.

VI.1973 (par Paolo et Carla Gobetti); Ivo Tonussi, Paris, 23.II.1975 (par Paolo Gobetti).

Les écrits de Gobetti, « La rivoluzione italiana. Discorso ai collaboratori di "Energie nove" » et la « Storia dei Comunisti torinesi scritta da un Liberale » furent publiés dans les revues *Educazione nazionale* et *Rivoluzione liberale* respectivement le 30 novembre 1920 et le 26 mars 1922; on peut les lire dans les *Opere complete di Piero Gobetti*, I, *Scritti politici*, a cura di P. Spriano, pp. 187-194 e 278-295. Une édition critique de la *Rivoluzione liberale* aux soins de E. Alessandrone Perona a récemment paru (1983) chez l'éditeur Einaudi.

Les passages des lettres de Piero Gobetti sont tirés de la correspondance avec Ada Prospero, dont on attend encore une édition intégrale; des extraits fort intéressants ont été publiés par Franco Antonicelli dans *Gobetti. L'editore ideale*, Milano, Vanni Scheiwiller, 1966.

« Alcuni temi della questione meridionale », l'écrit de Gramsci plusieurs fois cité, a paru dans *Lo Stato operaio*, gen. 1930, a. IV, n. 1, pp. 9-26.

1. Lidia Campolonghi

J'avais trois ans lorsque, en 1910, à la Maternelle du Square Louvois je pénétrais, par le biais de la Rue Richelieu dans la Bibliothèque Nationale, dans le saint des Saints de la culture française. Car j'y chantais la Marseillaise, en rang avec mes petits camarades, le doigt sur la couture de mon tablier. Et, à l'Ecole Commerciale de la Rue Vivienne, je me pénétrais, sans en souffrir, de la grandeur de la France et de son empire colonial. Tandis que, après l'armistice de 1918, que de bagarre et d'humiliations d'entendre mes contemporaines ne retenir – de l'intervention italienne – que la défaite de Caporetto!

Mais revenons en arrière: mon père avait trouvé refuge à Marseille en 1898, lors de la vague de réaction en Italie. Jeune étudiant, il avait aidé à fonder la section du Parti socialiste italien en France et encouragé les émigrants à s'unir dans les grèves aux travailleurs français. Expulsé pour cela de France en 1901, il put y revenir en qualité de correspondant de deux grands quotidiens italiens en 1910, grâce à l'intervention de Jean Jaurès, qu'il avait connu à Marseille, et qui obtint le retrait du décret d'expulsion.

Boulevard Montmartre, où nous demeurâmes six ans, le communard Amilcare Cipriani que mon père interviewait, nous racontait sa longue déportation avec Louise Michel à Nouméa. Aussi fit-il une scène à mon père quand il apprit par ma bouche, oh combien innocente, que nous fréquentions Aline Ménard Dorian, la fille de Dorian le versaillais!

Beaucoup d'amis ici présents ont connu son salon ouvert aux antifascistes de tous pays et où s'étaient rencontrés Garibaldi et Victor Hugo. Mais je suis la seule à avoir fréquenté chez la vieille dame aux cheveux blancs, avant et pendant la guerre de 1914, les enfants de Jules Guesde, de Paul Renaudel, de Marcel Cachin. Ils se souviennent par contre des réceptions du dimanche et, certains, des fêtes de fin d'année.

Cette dame, qui fut un peu une grand mère adoptive, chez qui j'habitais quand mes parents étaient absents, m'attribua assez vite le rôle de « jeune fille de la maison », et c'est un peu à ce titre que je rencontrais Einstein et Marie Curie, Kerensky et l'ambassadeur soviétique Krassin, Blasco Ibanez et Miguel de Unamuno, Paul Boncour qui hélas se trompa lourdement en traitant publiquement Mussolini de César de carnaval. Un bien long carnaval. Et puis venaient Anatole France dont je connaissais bien les livres, surtout ceux ayant trait à la Grèce et à l'Italie, Léon Blum, Marcel Sembat. Quand je me promène dans Paris que de plaques de stations de métro, de places me rappellent ma jeunesse: Victor Basch, Marcel Sembat, le général Sarrail, Albert Thomas.

Ma mère devint la secrétaire bénévole de la vieille dame qui poussa mes parents, elle, vice-présidente de la Ligue des D. de l'H., puis Présidente de la Fédération Internationale des Ligues, à fonder la Ligue italienne. La première carte de 1925-26 porte comme adresse 89 rue de la Faisande (?), son hôtel particulier.

Hélas, après sa mort en 1929, je ne sais par quel malheureux destin l'hôtel fut acheté par l'Etat italien qui le transforma en lycée et où nos yeux se blessaient quand nous passions devant la grille, en voyant les faisceaux du Fascio. Notre amie, qui avait accompagné en 1926 au Père Lachaise la dépouille de Piero Gobetti avec tous ses amis français et italiens, ne méritait pas cet opprobre.

Filomena Nitti fut la première à me parler de lui et Luigi Emery. Mais je devais attendre 1945 pour connaître chez Saragat, alors Ambassadeur, Ada Gobetti, qui se lia avec ma mère: un peu de féminisme quand même!

Certains de nos « héros », s'ils n'avaient eu des compagnes de leur niveau auraient-ils été si loin dans leur courage, dans leur ténacité à vivre?

La Ligue italienne vit arriver peu à peu en France des antifascistes de tout milieux et tendances politiques mais, tant qu'elle n'eut comme siège que Paris, elle ne put qu'aider, conseiller les leaders. Par exemple l'ancien local du quotidien fondé par mon père en 1920, le *Don Quichotte*, sis 16 rue de la Tour d'Auvergne, devint

celui de la Cgt italienne, l'habitation de Nullo Baldini qui, avec Vera Modigliani, ouvrit une sorte de « popote » où arrivaient spaghetti et minestrone pour les nouveaux déracinés.

Si mon père eut la possibilité, plus que d'autres personnalités d'ordre plus élevé, il le dut aux liens contractés dans tous les milieux politiques français même de contre-droite au cours de la première guerre mondiale. Et, en travaillant aussi pour la Ligue des D. de l'H. française en qualité de délégué, il parcourut toute la France, fondant des sections, des fédérations de la Ligue italienne, futurs foyers de la Résistance italienne. Le souvenir chez les français de Leonida Bissolati, son beau-frère, décoré sur le front français par le Président de la République Raymond Poincaré, en imposait à des français pas précisément hostiles à Mussolini, mais qui respectaient les exilés. Et ce fut bien utile pour leur obtenir des cartes d'identité et de travail.

Comment conclure? Avec le regret que tous ceux qui furent des présences bénéfiques dans ma longue vie ne soient pas ici? Je garde le souvenir dans mon coeur des antifascistes par qui je connus la véritable Italie et des amis français dont s'entourèrent mes parents. Italienne à Paris? française en Italie? Ma fille aînée mi-gasconne, vit à Rome, ma cadette mi-gasconne elle aussi vit à Paris. Toutes deux s'intéressent aux émigrés de tous pays, ont été imprégnées d'une certaine éthique, dont Gobetti fut un de nos maîtres. Je n'en demande pas davantage.

Merci, Aldo, de nous avoir réunis.

2. Bianca Pittoni

Il m'arrive souvent de penser qu'un des avantages de l'âge mûr est certainement celui de pouvoir meubler sa vie de tous les jours par les souvenirs. Souvenirs heureux, souvenirs lointains, souvenirs encore tout proches qui forment la toile de fond de notre vie personnelle. Un éternel va et vient de la mémoire, qui nous permet, à n'importe quel moment, de raviver une séquence du passé.

Pour moi, par exemple, le nom de Piero Gobetti réveille toujours le souvenir d'une promenade, en fin d'après-midi, dans les rues de Milan avec Carlo Rosselli. Après la mort en décembre 1925 d'Anna Kulisciuff, l'inoubliable compagne de Filippo Turati, Carlo Rosselli, qui était alors professeur à la Faculté de Gênes, fréquenta de plus en plus souvent la demeure du vieux leader socialiste. C'est là que nous avons fait connaissance, c'est là qu'on se rencontrait dans l'intention commune d'apporter un peu de réconfort au vieillard isolé,

si attachant dans son désespoir. Ce soir-là, en parcourant à pieds les encombrées de Milan, nous envisagions de quelle manière il fallait désormais soustraire celui que nous nommions « il Maestro », au danger grandissant des persécutions fascistes. C'est, à cette occasion, que le nom de Piero Gobetti fut prononcé. On envisageait de requérir l'aide de ce jeune intellectuel de Turin, écrivain politique, historien, philosophe, jeune homme courageux dont l'avenir semblait plein d'espoir et dont Carlo Rosselli, en tant que professeur et ami, me fit les plus grands éloges.

Etudiante universitaire moi-même, antifasciste acharnée, privée depuis un certain temps déjà de la présence au foyer de mon père, qui en tant que député socialiste de l'opposition se trouvait désormais à Vienne pratiquement isolé et sans famille, je conçus aussitôt le désir de me rendre un jour prochain à Turin pour contacter Piero Gobetti. Carlo Rosselli m'encouragea dans ce sens et m'assura qu'un plan pour l'évasion d'Italie de notre vénéré Maestro était à l'étude. Oui, il était d'accord avec moi, il fallait absolument le soustraire à tout danger.

Mon voyage à Turin n'eut pas lieu, car peu de temps après, Piero Gobetti mourait en France des suites de l'attaque subie dans la rue quelques mois auparavant par un groupe de fascistes. Événement douloureux et funeste, qui fut suivi à distance de quelques mois par la mort, en France aussi, du député libéral Giovanni Amendola, victime lui aussi d'une féroce agression. J'avais connu Amendola à Rome quelque temps auparavant en accompagnant Filippo Turati, qui lui rendait une visite de courtoisie à son domicile privé. Il était déjà malade et affaibli. J'en fus bouleversée, car pour moi Giovanni Amendola représentait l'homme, qui après l'assassinat de Giacomo Matteotti, avait proposé aux députés de l'opposition la retraite sur l'Aventino et obtenu par là l'approbation enthousiaste de la jeunesse estudiantine.

Ainsi, après le délit Matteotti et la disparition subite en France des ces deux personnalités majeures, Piero Gobetti et Giovanni Amendola, commença notre lutte acharnée d'antifascistes irréductibles. Giacomo Matteotti, Piero Gobetti et Giovanni Amendola furent les premiers sur la longue liste des victimes qui allaient suivre.

Fin 1926, je quittais l'Italie pour rejoindre mon père à Vienne, en précédant de peu l'évasion de Filippo Turati, qui fut réalisée par Rosselli et d'autres, parmi lesquels Pertini, notre Président de la République actuel. Avec le consentement de mon père, je rejoignis presque aussitôt Filippo Turati en France, nouvelle patrie d'élection.

Or, si je choisis aujourd'hui de vous parler tout spécialement de

quelques victimes du fascisme, c'est en souvenir d'une inscription qui me frappa lors d'un voyage en Sicile. Elle figure sur le fronton du cimetière de Taormina et dit textuellement: « Più che il disfarsi dei corpi, morte è l'oblio dei superstiti. » (Plus que la destruction des corps, la mort c'est l'oubli des vivants. »)

Et ce justement pour qu'ils restent vivants parmi nous que je vous les nomme :

Lauro De Bosis, monarchiste de bonne foi, disparut en 1931 par excès de courage. Poète dans l'âme, il conçut le plan de rejoindre Rome en plein jour par avion afin de lancer sur la ville des tracts antifascistes appelant les frères italiens à la rébellion. Poursuivi par les Caccias italiens, qui s'élevèrent aussitôt dans le ciel, il sombra avec son appareil dans la Méditerranée. Il avait 30 ans. Giustizia e Libertà lui dédia la publication que voici et Filippo Turati ému, l'immortalisa par une seule phrase : « Icaro, immagina eterna dell'uomo... » (Icare, image éternelle de l'homme...)

Pendant la lutte antifasciste en France s'organisait. Je ne peux vous donner ici les détails, par manque de temps, mais je tiens à vous assurer que ces années d'intense activité furent fécondes comme apprentissage pour les jeunes militants que nous étions. Nous fûmes formés par une authentique école politique prônant l'honnêteté, la droiture, la compréhension humaine, nous eûmes comme enseignants des hommes de haut lignage intellectuel et d'une probité exemplaire.

Malheureusement, en 1932, Filippo Turati mourut à Paris, mon père à Vienne en 1933, suivi de près par la disparition de Claudio Treves, journaliste et tribun de valeur. Giuseppe Emanuele Modigliani, (le frère du peintre) devint alors notre nouveau conseiller.

En 1936, une période confuse et difficile allait commencer pour nous avec la guerre d'Espagne. Le plus jeunes militants du Parti socialiste italien s'apprétaient à courir immédiatement au secours de l'Espagne républicaine tandis qu'en France on prêchait la non-intervention afin de ne pas envenimer la situation internationale. Nous passâmes outre. Aussi, cette fois, ce fut en France en tant qu'exilés que nous nous rencontrâmes à nouveau avec Carlo Rosselli, échappé entre temps des geôles italiennes, où il devait purger une longue peine pour l'évasion d'Italie de Filippo Turati. Huit jours après l'éclatement de la révolution en Espagne, Carlo Rosselli montait à mon modeste appartement, au 5ème étage du 29 de la rue Pierre Nicole pour se retrouver avec Veniero Spinelli et Giordano Viezzoli, prêts tous deux à partir en Espagne comme aviateurs. Il les pourvut d'un peu d'argent et ils partirent avec l'équipe de Malraux. Personnellement, je mis huit jours de plus pour les rejoindre à Barcelone et de là à

Madrid, d'où, entre autres activités, le soir je transmettais par radio le compte-rendu de la situation militaire sur les différents fronts de combat. Nous étions tous les trois inscrits au Poum (Parti ouvrier d'unification marxiste).

La lutte fut âpre et dangeureuse.

Déjà pendant notre bref séjour à Barcelone nous avons dû assister aux derniers moments de notre ami républicain Mario Angeloni, qui grièvement blessé sur le front d'Aragon, affronta la mort en sifflant l'Internationale.

La mort nous frôlait à chaque instant. Il fallait s'y habituer.

Le 30 septembre '36, dans le ciel de Toledo, notre grand ami et frère Giordano Viezzoli, un authentique tempérament de héros, fut blessé, ainsi que le premier pilote par des balles doum-doum, particulièrement meurtrières. Il mourût en vol, avant que l'appareil ne vint s'écraser au sol. Il était âgé de 26 ans.

Ainsi, il suivait dans la mort son jeune ami Ferdinando De Rosa, foudroyé au front le 16 septembre '36 par une balle, alors qu'avec son bataillon Octobre il venait de reprendre aux ennemis la position de Cabeza Lijar.

Puis ce fut, en 1937, le crime le plus honteux perpétré par le régime mussolinien: on retrouva à Bagnoles-de-l'Orne les cadavres des frères Rosselli, Carlo et Nello, assassinés sur la route, en France, de la manière la plus bestiale. Un poignard abandonné près de leurs corps, dessus gravé: « Fascisti a noi! ». C'étaient deux hommes de grande culture, dans la pleine force de l'âge. Pour l'antifascisme italien une perte irréparable.

Voilà, je n'ai plus rien à dire, sinon qu'il m'arrive parfois de penser à ce qu'aurait pu être l'avenir de tous ces hommes jeunes et courageux.

3. Anello Poma

Vorrei portare un mio contributo, che ha anche valore di testimonianza a questo dibattito, sulla influenza e il ruolo avuto dalla cultura popolare francese nella formazione di una coscienza democratica degli italiani e cosa ha rappresentato negli anni venti e trenta, la solidarietà del movimento democratico francese per gli antifascisti europei. Per la prima questione non ho da fornire altro che una conferma, perché io stesso, cresciuto nel clima fascista, ho trovato nella letteratura francese e nei suoi autori più conosciuti come Emile Zola e Victor Hugo, al pari di Jack London e Massimo Gorki, alimento alla mia formazione e crescita culturale. Tale influenza è

stata esercitata su migliaia di giovani operai italiani nel clima opprimamente del regime fascista.

Più importante e ricco di implicazioni è il secondo argomento. Effettivamente la Francia, specie quella del Fronte popolare, fu terra di rifugio per gli antifascisti europei e dopo di loro e assieme a loro per molti ebrei perseguitati dalle leggi razziali. La Francia assurda, specialmente nella seconda metà degli anni '30 a simbolo della libertà dell'Europa. Tuttavia non bisogna mitizzare questo suo ruolo, più giusto è considerarlo nelle sue luci e nelle sue ombre, mettendo a nudo le contraddizioni.

Già il professor Silvestri ha rilevato come le autorità francesi non tennero un contegno uniforme verso i perseguitati ed esuli dai paesi fascisti. Ho sperimentato direttamente i metodi non certo umani usati dalla polizia francese verso i fuggiaschi dalla Spagna nell'inverno del 1939, dopo la sconfitta subita dalle forze della Repubblica di quel paese ad opera dei fascisti capeggiati dal generale Francisco Franco. Mi toccò con altre decine, centinaia di migliaia, essere internato nei primi mesi sulla spiaggia di Argelès-sur-Mer, avendo come giaciglio la nuda e fredda sabbia del Mediterraneo e per corredo una coperta. Ma anche quando ci dettero un riparo nel campo di concentramento di Gurs, non lontano da Pau (Pirenei occidentali) dove rimasi più di un anno¹ per essere poi trasferito al campo di Vernet d'Ariège (Pirenei orientali), fummo soggetti a discriminazioni.

Verso gli appartenenti delle Brigate internazionali o una parte di essi il trattamento fu piuttosto duro. La maggior parte di essi vennero liberati, tranne quelli che erano conosciuti come militanti o anche solo simpatizzanti ed erano la maggioranza degli internati comunisti od anarchici. Il governo francese si oppose persino alla partenza di queste persone per il Messico, paese che aveva offerto ospitalità agli spagnoli e ai combattenti delle BI ed in effetti ne accolse parecchi, ma a questi ultimi rinchiusi in quei campi fu negata, tranne poche eccezioni, la possibilità di raggiungere quel paese e quindi la libertà.

1. Credo non sia senza importanza ricordare che nel campo di Gurs furono internati dapprima trenta mila spagnoli del dissolto esercito repubblicano e con essi 7 mila delle Brigate internazionali. Ciò fino alla *débâcle* subita dalla Francia nel giugno del 1940 ad opera dei tedeschi e la costituzione del governo presieduto dal maresciallo Pétain. A questo momento gli spagnoli e interbrigatisti furono evacuati da Gurs e dirottati in altri campi, mentre vennero internati oltre 30 mila ebrei fuggiti dai vari paesi d'Europa in Francia dopo le leggi razziali.

Nel comportamento delle autorità e soprattutto della polizia francese, vi fu dunque questa discriminante che cito come dato obiettivo e non come argomento polemico, perché quell'atteggiamento non infirma e non diminuisce il valore della grande solidarietà spiegata negli anni trenta dalla democrazia francese verso i perseguitati politici e poi razziali di tutta Europa e che va dunque ascritto a merito di quel popolo.